

Retour à la maison

Michèle Gerber Claret

Dans les tréfonds de son être, entre son sexe et son sternum, au milieu des viscères, enraciné, il y a un cri. Parfois il s'agite, grésille comme les ailes de l'insecte contre la lampe, menace de trouver le chemin vers son larynx pour se libérer. La plupart du temps, il se contente d'être une petite boule compacte avec laquelle il faut vivre. Si un jour il s'échappe, elle va passer pour folle. Etre folle, avoir peur d'être folle.

Il est 13h, Abby ouvre les yeux, le sol de sa chambre est jonché de vêtements sales, de cendriers pleins et de boîtes de nourriture vides. Aucune affiche ou photo n'égaie les murs blancs. Elle n'a plus de café, plus de cigarettes, pas même un biscuit. Elle a mal à la tête, elle se sent aussi sale qu'un couloir de métro un soir de fête. « Si à cet instant personne au monde ne pense à moi, est-ce que j'existe quand même ? » Solitude. Hier, elle a perdu le fil de sa vie, cela lui arrive de temps à autre. Elle a traîné dans les bars avec des gens qu'elle reconnaît, mais dont elle ignore le nom. Ensemble, ils sortent dans les arrière-cours, fument des joints et retournent à l'intérieur pour boire, encore et encore.

Son téléphone vibre quelque part dans la pièce. Ce matin, elle a la sensation, puis la certitude qu'il s'est passé quelque chose de spécial dont elle ne se souvient pas. Elle referme les yeux. Ses deux amies de la fac lui apparaissent, propres et lisses. Les mots échangés lui reviennent. D'abord les siens : « Non, je ne jouais pas quand j'étais enfant, pas avec les autres en tout cas. » Regards incrédules et voix moqueuses : « Tu cherches encore à faire ta rebelle, à être différente des autres, c'est pénible. » Sara insiste sur chaque mot, le ton est exaspéré. Mais non, sincèrement, elle a beau fureter dans ses souvenirs, elle n'y trouve rien ou si peu. « Pas possible, s'acharne Mia, ça n'existe pas, tous les enfants jouent entre eux. » Elle a son petit air charmant et contrarié qui la rend plus jolie. Abby déniche dans sa mémoire un cache-cache au fond du jardin avec les filles d'un client de l'hôtel. Elle était tellement mal à l'aise, intruse acceptée par hasard à se joindre aux autres. Est-ce que c'est jouer ça ? Elle n'était pas comme ces enfants qui oublient leur entourage, ne sont plus Paul ou Jeanne, mais des pompiers, des chats, des souris tout ce que le monde imaginaire de l'enfance leur offre, et qui ainsi transformés s'amuse avec d'autres enfants eux-mêmes métamorphosés en fées, lions ou rois.

« J'y suis pour rien après tout. » Elle s'entend parler trop fort, elle imagine son agressivité. Leurs souvenirs à elles – anniversaires à paillettes et soirées pyjamas – Abby les trouve répugnants, ils lui donnent envie de vomir. Elle n'en peut plus d'entendre la mélodie du bonheur de Mia et Sara, sœurs jumelles de contentement.

Son téléphone vibre, elle le localise sur le sol à côté de son jean. Un vilain petit canard qui ne sera jamais un cygne, voilà ce qu'elle est. Elle joue ce rôle avec une petite dose de complaisance, et beaucoup de désespoir non identifié. Elle sait qu'il y a pire que l'univers de bienveillance de l'hôtel du Mi-chemin où elle a grandi avec sa mère. Certes, elle a perdu son père, si jeune qu'elle n'en a pas de souvenir, mais elle n'est pas la première, ni la seule, alors ?

La suite de ses échanges avec ses amies lui échappe. Des mots, des gestes ont forcément suivi, et sous les arbres majestueux du parc du campus, alors qu'elles grignotaient leur déjeuner, la discussion s'est envenimée, elle en est persuadée. Une bouffée d'angoisse accompagne cette conviction. Elle se traîne jusqu'à la douche et prend la mesure du long week-end vide et dangereux qui l'attend. Pour échapper à l'engrenage qui la pousserait vers une nouvelle nuit de dérive, elle essaie de se motiver sur un projet. Il est clair qu'elle ne travaillera pas pour la fac. La philosophie devait la passionner mais ce ne fut pas le cas, pas plus que la sociologie abandonnée au bout d'un an. Tout lui file entre les mains, elle ne garde rien, ni ses amies ni les hommes. Les hommes sont trop fragiles ou lâches et leur secrète certitude d'être, même juste un brin, supérieur, transpire en permanence. Elle les prend, elle les jette ou ils se sauvent terrorisés par cette bombe à retardement. Engagée au sein de collectifs marginaux dans la mouvance d'extrême gauche, elle a participé à des opérations coup de poing, des manifestations violentes. Elle est violente, elle

croit à la violence pour changer le monde, elle ne sait pas comment cela lui est venu. Depuis peu, elle a abandonné l'action mais pas les idées.

L'eau froide réveille son corps, en se savonnant elle découvre que son épaule gauche est douloureuse. Devant le miroir, elle note quelques gouttes de sang séché et un bleu sur son arcade sourcilière gauche. Son tee-shirt, roulé en boule sur le sol de la salle de bain, est maculé de sang. Elle ouvre la petite fenêtre, s'assoit sur le bord de son lit et se traite de désastre. Elle se parle à voix basse, s'insulte avec la même ardeur qu'elle met à insulter les autres. Il lui manque le dérapage, comment elle est passée d'un déjeuner au parc, à une nuit de bars en bars et des traces de violence sur le corps ? Elle avale un verre d'eau, ouvre le frigo, mange un morceau de fromage dur comme du bois. Comment meubler ces deux jours ? Elle pourrait aller rue Saint-Denis au To be pour un nouveau tatouage ? Elle en a déjà un sur le bras droit, deux sur le dos et pour le dernier sur le mollet, des signes cabalistiques ratés, elle a eu vraiment mal. Un piercing alors. Encore ? Où ? Elle en a déjà un sur le sourcil droit et son hématome lui interdit de s'attaquer au gauche. D'ordinaire, ces marques sur son corps ont du sens pour elle, mais à cet instant il lui échappe, et le temps d'une seconde, elle voudrait reboucher les trous et effacer les tatouages, mais ils sont là. Son téléphone vibre, sérieux et déterminé, elle le regarde de loin. Elle s'interdit de l'approcher pour des raisons obscures, situées quelque part entre le refus d'intrusion et la punition qu'elle s'inflige à elle-même.

Dans ce chaos intérieur, une idée se faufile : ce week-end, elle pourrait rentrer chez elle, à l'hôtel. Elle jette un coup d'œil par la fenêtre, le soleil brille, l'été indien est là, dernière douceur avant l'hiver. Elle pense à sa mère, la visualise dans la véranda nichée au milieu des arbres. Abby lui offre rarement sa présence. À chaque fois, elle quitte Montréal, dans l'idée de passer un bon moment. Sur place, elle se terre dans sa chambre, placée à l'écart au dernier étage et fuit sa mère avec application. Quand elle ne peut l'éviter, elle l'agresse et lui impose son mépris. Elle abîme tout, et ce matin plus que tout autre matin, elle en est consciente. Cette acuité aggrave sa rage. Elle ferme les yeux, cette fois sera peut-être différente. Pendant le voyage en car, elle aura le temps de débrouiller ce qui s'est passé hier soir. Dans son estomac serré comme un poing, le cri enfle. Le téléphone obstiné reprend ses tremblements insistants, elle le jette dans son sac sans regarder l'écran.

En route pour la gare routière, elle présente aux passants sa démarche brusque, son visage fermé, son collant noir déchiré et ses cheveux sales. Un jour, un homme courageux lui a dit qu'elle était belle, depuis elle en rajoute pour que cette idée ne vienne plus à personne. Sa beauté est systématiquement réduite à néant, massacrée. Rien, il n'en reste rien. Son reflet dans une vitrine lui inflige une caricature de la jeune révoltée, bardée de son attirail voyant. Elle a envie de mordre. Elle fonce, bouscule au passage les malchanceux qui partagent le trottoir avec elle. Dans un flash, elle s'entend aboyer à ses amies : « Sales bourgeoises, connasses, filles à papa ». La haine qu'elle peut dégager,

elle n'en revient pas. À cause de leurs souvenirs d'enfance à l'eau de rose ? Est-ce que je deviens folle ? Elle revoit leurs bouches déformées par la colère, elle a l'image sans le son. Elles hurlent contre elle ? Ce n'est pas leur genre. Elle se demande soudain si elle ne les a pas frappées. Une peur brute doublée d'un sentiment de perte irréparable accompagnent la question. Son univers perd ses contours, Mia et Sara la relient au monde, elles sont ses remparts contre les excès et la confusion.

Dans le bus, elle se coupe de tout. Au travers de son sac en toile, elle sent les vibrations de son téléphone. Elle le sort du sac et le glisse dans la poche haute de son blouson en jean, il continue à frissonner, *non stop*, contre son cœur. C'est peut-être sa mère. Elle ne la prévient jamais de son arrivée. Une façon détournée de la mettre sur le grill, s'avoue Abby. Décidément cette lucidité est encore plus douloureuse que l'anesthésie furieuse dans laquelle elle baigne au quotidien. Elle préfère quand son empathie pour les autres est à l'image de celle qu'elle ressent pour elle-même, nulle.

Le car s'éloigne de Montréal et la route trace un long trait au milieu de la forêt. Le soleil incendie les feuillages d'automne et elle pose sa tête contre la vitre. De temps à autre, elle entrevoit un morceau de ciel. Elle a envie de pleurer. Elle rumine. Après les insultes, ses insultes, leurs insultes, que s'est-il passé avec les filles ? Elle avait forcément envie de les frapper. Est-ce qu'elle l'a fait, est-ce qu'elle a dépassé les bornes, franchie la ligne rouge ? Le téléphone vibre. Pourquoi elle ne répond pas ? Ce truc l'accuse déjà, lui confirme sa

culpabilité, son insistance à ces raisons. Est-ce le gros balaise amoureux de Sara qui la cherche ? Mia, pour l'accuser d'avoir blessé Sara, ou inversement ? Qui sait, la police ? Elle doit être coupable puisqu'elle fuit dans ce bus direction Québec. L'idée qu'elle a fait quelque chose de mal s'installe dans son esprit, la preuve en est son arcade gonflée et cette douleur dans l'épaule. Peut-être qu'elle s'est blessée après la dispute, et que cela n'a rien à voir avec ses amies, juste avec sa cuite ? Elle n'y croit pas, elle ne croit jamais en ce qui est bon pour elle, d'abord le mauvais. Avec le néant en guise de souvenir, elle est coupable. Elle construit des scénarios, et seule avec sa honte, elle se recroqueville. Elle veut disparaître, être absorbée comme de l'encre par le tissu usé de son siège puis se dissoudre dans sa mousse.

Elle aimerait dormir dans sa chambre d'enfance, à côté de celle de sa mère et non à l'autre bout de l'hôtel, dans celle qu'elle transforme en taudis à chaque passage. Elle aimerait s'installer dans la grande salle à manger et s'endormir sur un fauteuil en cuir accueillant, bercée par le murmure des conversations des clients. Elle aimerait prendre son déjeuner dans la grande cuisine un matin d'hiver, avec le sirop d'érable à volonté et la valse des serveuses qui chargent les plateaux de toasts, de confiture, de pancakes, d'omelettes fondantes et le lait. Sa mère serait devant la machine à café, une affaire sérieuse le café, un breuvage encore interdit pour Abby. « Tant qu'assis sur une chaise on n'a pas les pieds qui touchent le sol, pas de café. » C'était une devise indiscutable. En attendant ce jour, Abby l'observerait à la manœuvre,

doser l'eau, ouvrir le filtre, compter les cuillères, vérifier le tout, et enfin, appuyer sur le bouton. La cafetière prendrait son temps pour exécuter son travail, embaumant un peu plus la pièce après chaque gargouillis. Et puis, sa mère s'emparerait du récipient plein au ras bord, verserait le liquide noir et désirable dans les pots qui patientaient sur la desserte, dans les mugs pour les employés et enfin dans le sien, celui avec le cœur rouge. Tout le monde trouverait un moyen de s'emparer de sa tasse et en un clin d'œil, comme si elle avait distribué de la potion magique, un vent d'énergie et de satisfaction soufflerait dans la cuisine. Alors, la patronne, la reine de la ruche, sa maman poserait son regard attentif et mélancolique sur tout son petit monde, ensuite, sa tasse à la main, elle déposerait un baiser sur les cheveux de sa fille, avant de disparaître.

Le bus ralentit, elle arrive à destination, se lève et vacille dans l'allée. Le téléphone vibre, il palpite dans sa poche comme un animal blessé pris de convulsions. Dehors, le ciel s'est à demi ennuagé. Au loin le soleil tombe juste dans la brèche que la route creuse au milieu de la forêt. Il n'y a pas un poil de vent, les insectes s'égosillent comme en plein été. Elle aimerait tant que sa mère l'attende à l'arrêt comme au temps du collège les soirs d'hiver. Ses jambes tremblent, la porte automatique expire derrière elle et le bus redémarre. Elle est en sueur dans cet air tiède et ouaté. Au bout de l'allée les lumières de l'hôtel, déjà allumées, brillent. Dans le crépuscule, la bâtisse prend des allures de bateau fantôme. Déjà, la brume se déploie en longues traînées aléatoires et

rapides, rencontre entre la chaleur de la journée et le froid en réserve. Il fera nuit dans quelques minutes, à peine.

Et elle est là. Sa mère. À l'écart, imposante et droite, enveloppée dans son manteau bleu, qui adoucit son regard et affine sa silhouette, le favori d'Abby qui ne lui a jamais dit. Quelles sortes de filles discutent « manteau » avec des vieux ? La silhouette maternelle ne bouge pas d'un pouce comme ancrée dans le sol. Leurs regards se croisent, puis ne se quittent plus. Abby a beau chercher, dans ses yeux, elle ne voit rien d'autre qu'un immense soulagement, alors avec lenteur, mais sans traîner des pieds – un reproche qu'on lui fait souvent – elle s'approche. À portée de voix, elle s'arrête, sa mère va crier. Abby le sait parce qu'une vaste inspiration soulève sa poitrine et parce que c'est logique aussi.

– Tu réponds jamais au téléphone ? Jamais ? Tu veux emmerder le monde, c'est ça ton truc ?

Elle aimerait tant en avoir une réponse.

– Tes amies sont folles d'inquiétude, elles te cherchent partout. Elles espèrent que tu leur pardonneras de t'avoir bousculée et de s'être enfuies, comme des gosses, en te laissant seule étendue dans l'allée. Elles sont mortes de trouille et de honte, les deux miss parfaites.

Abby respire. Dans son ventre, le cri a déjà repris ses proportions normales, simple gêne familière. Sa mère reprend, deux tons plus bas :

– Mais je vois que tu n'es pas vraiment blessée. Ta fureur leur a fait perdre la tête, à qui ne le ferait-elle pas ? Même moi, j'ai envie de te tuer parfois. Tu rends tout le monde complètement dingue, tu entends, complètement dingue.

Elle a prononcé les derniers mots en martelant chaque syllabe comme si elle s'adressait à un enfant demeuré.

Un début de pénombre enveloppe le paysage, le téléphone est muet et immobile dans sa poche. Soudain, elle se jette dans les bras de sa mère, qui en est si surprise qu'elle perd l'équilibre un quart de seconde. Puis l'étreinte, d'abord brusque et maladroite, trouve son rythme, les corps se calent l'un contre l'autre. Quand l'embarras commence à remplacer l'exaltation, le visage caché dans l'opulente chevelure maternelle, Abby entend un chuchotement juste contre son oreille.

– Allez viens vite, faut qu'on se dépêche sinon on va attraper la crève. Après toute cette chaleur de la journée, le froid va tomber aussi vite que la hache sur la bûche.

L'auteure

Née depuis quelque temps déjà, ma vie avançait l'air de rien, jusqu'au jour où m'est venue l'envie de déposer les mots sur le papier. Très vite, mon désir d'écrire rime avec plaisir et s'affirme comme une évidence. Depuis, j'ai beau y penser parfois comme à un pourquoi pas, il n'a jamais été question d'arrêter.